



1

doi.org/10.3917/clara.005.0008

Bruno Albert

Babette Duret et Caroline Roure – Janvier 2016

Connaissez-vous Monsieur Robert Trevisiol ? J'espère qu'il va bien... La dernière fois que je l'ai vu, c'était lorsqu'il est venu voir l'imprimerie Mardaga que nous avons réalisée en 1986 à Liège. C'est un savant...

Il est à la retraite depuis l'année passée. Il donnait le cours de « Questions approfondies d'histoire de l'architecture » jusqu'à l'année passée. Il a écrit plusieurs articles sur vos projets, par exemple dans *A+*. Il signait beaucoup d'éditoriaux avec Pierre Puttemans.

Il est mort il y a quelques années déjà. Son épouse était une écrivaine connue, Jacqueline Harpman, malheureusement décédée il y a quelques années également.

Dans le cadre de notre Option, nous interviewons des architectes qui ont été influents dans les années 1970/1980. Alors que la culture « historique » enseignée à l'école concerne principalement l'international, nous nous arrêtons en Belgique aux années 1960/1970, c'est-à-dire que les années 1980 ne sont pas encore « entrées dans l'histoire » pour qu'on puisse en parler. Ça dépend également un peu des écoles.

C'est vrai. N'est-ce pas la même chose ici à Liège ? Donnez-vous encore cours à l'Institut d'Architecture Saint-Luc à Liège ?

Non, plus maintenant. C'était il y a 25 ans. J'ai donné cours à Saint-Luc Liège puis à Mons à la Faculté Polytechnique, section architecture, créée par Jean Barthélémy où j'ai succédé à Charles Vandenhove.

Vous étiez encore en contact avec lui ?

Oui, depuis toujours. Il est entré dans ma vie quand j'étais encore étudiant à Saint-Luc en troisième année. Le week-end, j'allais voir ce qu'il construisait et

j'étais émerveillé et impressionné : l'Inichar (*Institut national de l'industrie charbonnière*), la maison Repriels... Pour le projet de diplôme, il était dans mon jury avec Jean Englebert et Claude Strebelle. Nous avions à concevoir une école d'architecture au Sart-Tilman. Et le soir même Charles Vandenhove m'a téléphoné pour me demander de faire partie de son équipe.

Ainsi vous n'étiez pas encore sorti des études ? Un certain feeling s'était créé ?
Charles Vandenhove est un personnage... Il passe souvent ici, enfin il passait... Il était à son bureau tous les jours à 8h30. Vu son âge de 88 ans, c'est vraiment incroyable. J'ai appris avec lui que la recherche est quelque chose de fondamental et que le geste de construire est extrêmement important... car lorsqu'un projet est réalisé, eh bien il est réalisé !

Je ne vais pas minimiser le travail du peintre et du sculpteur, mais cela reste du domaine de la pensée. En tant qu'architectes, nous devons « traduire » notre travail par une construction exécutée avec des matériaux lourds. Une fois construit, on sait difficilement revenir en arrière.

Je me souviens encore d'une des premières choses qu'on nous a apprises lorsque je suis rentré en première année à l'école d'Architecture Saint-Luc. J'entends encore le frère Marcel André nous le dire: « Votre rôle est d'apporter un peu de beauté dans ce monde. » Je ne l'ai jamais oublié. Il avait même ajouté : « Il en a tellement besoin... »

Quel a été votre premier projet avec lui, l'hôpital du Sart Tilman ?

Dans l'équipe du Centre Hospitalier du CHU, oui. C'était formidable. Nous étions une dizaine de collaborateurs, dont deux dessinatrices qui utilisaient encore le Graphos. Vous imaginez ? Avez-vous connu le Graphos ? C'est un petit manche avec un réservoir et une plume¹. Il y a plusieurs plumes de sections différentes à positionner sur le manche pour faire différentes épaisseurs de traits. Le projet complet du CHU de Liège a été dessiné avec ce système ! Par rapport à la taille du projet, c'est incroyable... et on était une dizaine à peine ! D'où l'idée d'un système de construction de préfabrication. Avec un projet tellement grand, c'était presque surhumain de faire autrement.

Vous étiez donc obligé de préfabriquer pour réaliser le Centre Hospitalier ?

Oui, pour assurer une certaine qualité. Avez-vous vu le Centre Hospitalier du CHU ? Il faut aller le voir... Du point de vue de la préfabrication, notamment, c'est remarquable... À l'époque, lors de l'étude du projet, nous sommes allés visiter une entreprise dans le Nord de la Hollande, où ils réalisaient des bétons préfabriqués « choqués ». Le principe était de laisser tomber le moule rempli de béton de quelques centimètres du sol afin d'obtenir un béton très dense. Les moules étaient réalisés vraiment comme des meubles, avec une finition impeccable.

¹ Le Graphos est un porte-plume à réservoir lancé en 1934 par la firme Pelikan.

Dans l'introduction du mémoire de Georges-Éric Lantair « Bruno Albert, un projet, une pensée, une attitude »², on peut relever cette phrase : « Lorsqu'on demande à Bruno Albert quels ont été les éléments qui ont contribué à sa formation, il répond tout de suite (et, dans un premier temps, exclusivement) : Charles Vandenhove et René Greisch. » Pouvez-vous nous expliquer en quoi ces deux personnes ont été essentielles dans votre travail ? Vous nous avez déjà évoqué Charles Vandenhove, qu'en est-il de René Greisch ?

René Greisch, je l'ai rencontré chez Charles Vandenhove, pour lequel il travaillait. René Greisch avait un bureau d'étude en stabilité et le premier projet qu'ils ont fait ensemble est la Salle de sports pour le Standard. C'était en 1966–67, j'étais tout jeune... René Greisch est quelqu'un de tellement merveilleux et un ingénieur très sensible, un ingénieur ingénieux ! Dans son travail, il aimait à chaque fois inventer quelque chose et ne se contentait pas d'appliquer des solutions préconçues ou toutes préparées. Des personnages comme ça sont tellement rares qu'on ne peut bien-sûr que s'en accrocher tout de suite.

Lors de ma collaboration chez Charles Vandenhove, je n'ai pratiquement travaillé que sur l'hôpital CHU du Sart-Tilman pendant quatre ans, mais avec une année de service militaire, donc en fait c'était trois ans... C'est un projet magnifique. Et la structure est incroyable !

Donc, vous n'avez jamais dû vraiment chercher du travail ? On est venu vous chercher ?

Non. Mais cette époque-là était spécifique et merveilleuse. Maintenant on reçoit des demandes pour venir travailler ici, des gens d'un peu partout... On ne peut pas répondre favorablement à tous car nous sommes et voulons rester une petite équipe. Mais à ce moment-là, c'était différent, le monde du travail était différent... C'était après la guerre, l'expansion, la prospérité, l'époque des grands projets...

Pouvez-vous nous expliquer les grands principes de Charles Vandenhove pour le projet du Sart-Tilman ?

Le programme du projet était tellement lourd, tellement vaste que l'idée dès le départ a été de faire un système de préfabrication. C'est le système de construction qui a régulé toute la composition architecturale. Le programme au départ comptait 1 200 chambres, vous imaginez ? C'est un projet énorme ! Charles Vandenhove a travaillé une grande partie de sa vie sur ce Centre Hospitalier. Il faut aller le voir, c'est vraiment extraordinaire ! Et toute cette étude avec une petite équipe finalement, [car nous étions seulement] 10 ou 12. Nous n'avons jamais été beaucoup plus. Il n'y avait pas de DAO comme aujourd'hui, tout se dessinait à la main et j'entends encore la calculatrice électrique...

2 Lantair, Georges-Éric (sous la direction de Aron, Jacques) ; « Bruno Albert, un projet, une pensée, une attitude », Mémoire de fin d'étude, ISACF La Cambre, Bruxelles. Année Académique 1988–1989.



2



3



4

1 (p.8) Bruno Albert, portrait - Photo Caroline Dethier 2-3 Hôtel Blanc Gravier, Sart-Tilman, Liège, 1982-1985, Détail de l'intérieur - Photo Daylight 4 Centre sportif du Blanc Gravier, Sart-Tilman, Liège, 1982-1985, Vue intérieure - Photo Daylight

Cette standardisation, diriez-vous que c'est une pensée architecturale témoignant d'un certain modernisme, du mouvement moderne ?

Oui, d'une certaine manière c'est un Lego®. C'est un système de construction intelligent. Je suis passionné par la construction depuis mon plus jeune âge. Quand j'ai eu la commande pour le projet du Blanc-Gravier, le programme contenait cent chambres. Je suis entré dans la même logique car l'expérience de préfabrication avec le CHU avait été vraiment concluante !

La structure du bâtiment est un élément majeur de votre architecture. D'où vient cet engouement pour la structure ?

La structure est la colonne vertébrale d'un bâtiment. Avez-vous déjà vu un squelette de poisson ? C'est merveilleux ! Le squelette d'un homme ? C'est extraordinaire aussi ! Je regarderais ça tout le temps... Voir l'évolution des sections en fonction des efforts, c'est remarquable ! Un jour peut-être j'arriverais à construire un bâtiment avec autant de finesse (...)

Vous êtes un peu un ingénieur-architecte dans le fond ?

Non, je suis passionné par la structure, mais c'est pour des hommes que l'on construit, il faut amener de la poésie...

La région de Liège est remarquable par ces nombreux artisans de qualité. Par exemple, le Blanc-Gravier, j'y reviens. La salle de sport est en béton coulé sur place, mais l'hôtel est en éléments de béton préfabriqué, dalles et colonnes. Ces dalles étaient préfabriquées sur place et les colonnes en usine. Je me souviens qu'un week-end j'ai changé le dessin du chapiteau des colonnes en quatre gradins plutôt que deux. Je suis allé voir l'ingénieur Monsieur Snakers et il a été d'accord de changer ses moules moyennant un petit supplément. Aujourd'hui, ce serait plus difficile...

C'était un laboratoire ?

Oui, d'une certaine manière... Nous avons un métier merveilleux, on peut se tracasser et réfléchir sur une chaise, sur une porte, on peut faire un hôpital, imaginer une ville ! Il faut se passionner pour quelque chose et dans ce cas, à force de persévérance, on arrive à le réaliser. Par exemple, prenez la ferme de structure de toiture de la salle de sport du Blanc-Gravier conçue par René Greisch ; c'est la ferme la plus simple qui soit, mais c'est aussi la plus intelligente car les efforts de compression sont repris dans le gros tube et ceux de tension, dans le plus fin. C'est clair et élémentaire. La portée est pourtant de 42 mètres !

Vous avez travaillé de 1966 à 1970 dans l'atelier de Charles Vandenhove. À part la standardisation, en quoi diriez-vous qu'il vous a influencé dans votre carrière ?

La recherche. Quand on est à l'école, on remet souvent le projet avec la première idée. Mais au bureau de Charles Vandenhove, c'était vraiment un atelier de recherche ; il fallait aller jusqu'au bout de la réflexion. C'était la première fois que je découvrais ce genre d'étude, ce questionnement continu...

Vous aviez le temps d'aller jusqu'au bout ?

Il faut bien faire attention où on va, ce n'était pas un bureau commercial... Il fallait prendre le temps nécessaire pour faire le tour de la question, du problème et trouver la bonne réponse (...) c'était le résultat qui était important. Mais toujours en gardant en tête que quand le projet est réalisé... il est réalisé ! Nous avons un métier exigeant car à un certain moment du processus, les intervenants – le maître de l'ouvrage, l'entrepreneur, etc. – ont des exigences en termes de délai et de budget ; il faut être prêt. On peut encore un tout petit peu changer, mais c'est difficile. Donc, il faut rechercher et étudier, c'est à ça que servent les plans, à ne pas trop se tromper. Plus les plans sont bien faits et bien pensés, plus les choses sont faciles par après.

La recherche, prendre le temps, aller au fond des choses ?

Oui c'est important, il faut également bien choisir le bureau d'architecture où l'on atterrit parce que ce choix peut abîmer toute votre carrière... Par rapport au reste du monde, nous sommes sur Terre une fraction de seconde, c'est vraiment une poussière. Donc pendant ce petit moment, il faut essayer de faire les choses le mieux qu'on peut. C'est pour ça qu'on est sur terre.

Vous savez quand un bâtiment est fait, on ne demande pas en combien de temps il a été fait, mais s'il est beau, embêtant, merveilleux, si on a envie d'y vivre, s'il apporte quelque chose où il se trouve, parce que c'est important. Un beau bâtiment quelque part c'est un plus dans tout le quartier. On a vraiment un rôle. Un bâtiment, c'est un message !

La recherche c'est la feuille de papier, et le crayon, c'est plus facile. Evidemment, quand je revois les chapiteaux du Blanc-Gravier, les dessins étaient réalisés parfaitement. Mais vous vous imaginez, maintenant, avec l'informatique, on en dessine un et puis les cent sortent tout de suite.

Connaissez-vous le projet *Bird's Nest* des architectes Herzog et De Meuron en Chine ? Ce projet de stade aurait été impossible sans l'informatique.

Même le projet de Calatrava pour la gare de Liège est impensable sans l'ordinateur.

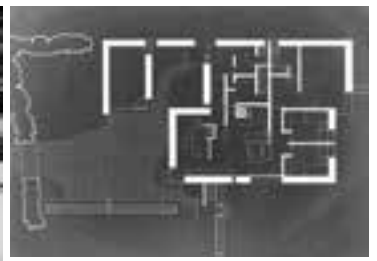
Oui, c'est extraordinaire, ça l'est aussi pour ceux qui l'ont construit, ce sont des gens de la région liégeoise d'ailleurs. D'ailleurs, quand on montre un bâtiment de Liège, c'est la gare qu'on choisit de montrer. C'est toujours un plus.

Vous avez eu un accident de la route en 1971 et un an après vous avez créé votre bureau personnel. Cet accident a-t-il pu jouer un rôle dans la création de votre bureau ? A-t-il changé votre manière de voir les choses ?

A la suite de cet accident de voiture, j'ai été court-circuité pendant un an. Ça a remis certaines choses en place... J'ai lu, notamment le livre « De l'ambiguïté en architecture » de Robert Venturi (1971). C'était magnifique. Ensuite j'ai formé mon propre bureau avec mon frère José (décédé en 2014).

Cela a-t-il changé votre vision de l'architecture ?

C'était de la nourriture, une belle et nouvelle façon de penser je trouve.



5-6



7

5 Maison Gazon-Nelles, Sourbrodt, 1967 - Photo Bureau Albert 6 Maison Gazon-Nelles, Sourbrodt, 1967, plan du rez-de-chaussée - Bureau Albert 7 Imprimerie Mardaga, Liège, 1986, Vue de la façade principale - Photo Bastin & Evrard

Notamment par rapport aux réflexions de Le Corbusier par exemple, même si son travail est hors du commun. D'ailleurs, s'il y avait un bâtiment moderne à garder ce serait la Villa Savoye.

Vous créez votre atelier dès 1972. Pouvez-vous nous parler de votre premier projet personnel, celui du pavillon Ledur à Ligneuville en 1973 ?

Ce n'est pas le premier projet. Quand je travaillais chez Vandenhove j'avais également en plus des projets à mon compte. La maison Gazon-Nelles à Sourbrodt en 1967-68 a été mon premier projet.

Donc vous aviez déjà réalisé des projets personnels ?

Oui, exactement. D'ailleurs quand j'étais à l'école j'avais déjà fait une dizaine de constructions, j'adorais ça.

Quels étaient les principes de la maison Gazon-Nelles ?

Au départ, les clients avaient une vieille ferme et ils voulaient construire leur nouvelle habitation près de la rue. Je leur ai proposé de construire la maison plutôt derrière la belle charmille. Maintenant, ils me remercient. Ils sont devenus de vrais amis. Les matériaux provenaient de la démolition de l'ancienne ferme.

Vous aviez quel âge ?

Là, je sortais de l'école, j'avais 26 ans.

N'avez-vous jamais rencontré de problèmes dans votre carrière ? Les clients étaient-ils toujours satisfaits ?

Non, mais maintenant le monde a changé, il est devenu plus méfiant. Maintenant tout le monde sait que l'architecte possède une assurance professionnelle, du coup il est toujours mis à la cause. Dans ma vie j'ai eu un procès et je n'imaginai pas que cela pouvait être aussi éprouvant. Le maître de l'ouvrage accusait l'entrepreneur de malfaçons. Ils ont perdu mais ça a duré cinq ans. J'ai compris qu'il valait mieux « un mauvais arrangement qu'un bon procès » comme on dit chez nous...

Vous étiez chargé de cours à l'Institut Supérieur d'Architecture Saint-Luc de Liège dès 1976. Quels rapports entreteniez-vous avec vos élèves ? Y-a-t-il eu des idées nouvelles qui ont émergé et qui vous auraient influencé ?

C'était le cours d'atelier, je n'y allais qu'une fois par semaine. J'aidais à construire les rêves des élèves et surtout comprendre s'il y avait une idée... J'essayais de leur apprendre le jeu des matériaux, car même si tout change à notre époque, les matériaux quant à eux ne changent pas ! Un mur en brique, c'est toujours un mur en brique et ça, depuis les Romains. Pareil pour un mur en pierre. Pour l'acier, il y a des règles plus spécifiques... Je mettais de préférence l'accent sur ce qui ne change pas parce que ce sont des règles faciles à maîtriser. Ce qui est plus compliqué, c'est justement ce qui change. Quoique l'on mette souvent l'accent sur ce qui change alors que finalement les hommes ne changent pas tellement... Il m'est arrivé de donner aux étudiants un projet que nous avions à l'étude. Chaque fois, cette expérience fut positive et les échanges avec les étudiants plus riches.

La technique qui évolue n'implique-t-elle pas quand même qu'on puisse utiliser les matériaux d'une manière différente ?

Oui, disons que ce qui change c'est l'entourage, le monde, les idées. Mais il y a quand même des choses fondamentales qui restent. Pour vivre, l'homme a besoin d'air, de lumière, d'amour ; tout ça ne change pas... Que les gens se sentent honorés dans ce qu'on leur construit.

Avez-vous entretenu des rapports avec d'autres milieux comme celui politique ou autre dans les années 1980 ?

Oh non, pas de politique ! Nous sommes toujours restés une petite structure indépendante. Cependant nous avons construit des projets de taille importante, et même jusqu'en Hollande.

Le Centre sportif du Blanc-Gravier pour l'ULg au Sart-Tilman est-il premier projet « post-moderne » ?

Est-ce que c'est du post-modernisme ? Jamais je n'ai pensé que je faisais du post-modernisme ! Nous avons d'abord disposé les 100 chambres et la salle de sport autour de trois cours de dimensions croissantes suivant un axe principal et la salle de sport pour terminer ; l'entrée se trouvant dans la cour centrale. Le Sart-Tilman est truffé de petits sentiers avec des sculptures... C'est très riche, on peut se promener... Nous avons fait une composition très ouverte de manière à pouvoir circuler de différentes façons, que ça soit très perméable au piéton. Ce n'est pas un bloc fermé et le système de construction a permis cette approche.

À ce sujet, dans un article du magazine *A+* paru en 1986³, Robert Trevisiol écrit que la formule qui résume au mieux les enjeux de ce projet serait : « l'esthétique machiniste » ...

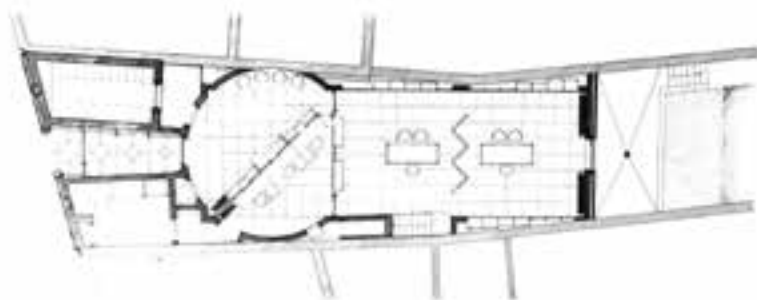
Effectivement, nous avons essayé de faire un bâtiment préfabriqué, mais de le faire de la façon la plus poétique possible.

On voit que d'une part il y a la standardisation mais que vous travaillez aussi sur la composition des détails des colonnes, des chapiteaux, les panneaux d'allège... Nous nous demandions s'il n'y avait pas un retour à un registre plus classique ? C'est possible... Si vous voulez empiler deux colonnes l'une sur l'autre, le système colonne et dalle est ce qu'il y a de plus économique. Dans ce projet, il y a juste des colonnes et des dalles, il n'y a pas de poutres... Si on veut donc continuer dans ce système, il faut qu'il y ait un chapiteau pour supporter la dalle. Maintenant, la forme du chapiteau, c'est le style, et nous sommes restés dans une logique de construction. Les discussions avec René Greish – qui était l'ingénieur du projet – à ce propos étaient extraordinaires.

Vous ne diriez donc pas qu'il y a eu un retour dans l'esthétique classique ?

Non ce n'était pas voulu. Le Blanc-Gravier date 1982 – 1984, l'imprimerie

3 Trevisiol, Robert, «Les néologismes d'une langue archaïque», dans *A+*, n° 90, Bruxelles, 1986, p.6 – 15.



8-9

8 Banque COB, Herstal, 1986, façade à rue - Photo Daylight 9 Banque COB, Herstal, 1986, plan - Bureau Albert

Mardaga de 1986. Ce sont deux projets qui ont été conçus à la même période, qui sont complètement différents et n'ont rien à voir avec ça.

Le projet d'architecture, c'est d'abord le programme et puis le site dans lequel on intervient. Il faut essayer de trouver la meilleure équation possible entre ces deux grandes données. Parfois c'est le site qui l'emporte sur le programme et parfois c'est l'inverse mais dans chaque situation, il faut vérifier qu'on ait bien pris tous les paramètres en compte.

Parfois les critiques d'architecture et journalistes écrivent sur les architectes en leur attribuant des intentions alors que ces architectes-mêmes ne sont pas spécialement d'accord. Comment réagissez-vous quand des critiques d'architecture tentent de théoriser en quelque sorte ce que vous faites ? Chacun son métier et les critiques d'art doivent exister également. Mais personnellement, je ne me suis jamais dit « là, je vais faire du postmodernisme ».

Robert Trevisiol ajoute : « il semble évident qu'il y a un jeu de remplissage de la structure »⁴

Oui, tout à fait. Vu que tout est préfabriqué. En toute logique, les baies non-vitrées sont fermées avec des blocs béton modulaires...

Trevisiol met en évidence une filiation avec le slogan de Robert Venturi « less is a bore », cela vous parle ?

D'abord avec Mies, c'était « moins c'est plus », c'est-à-dire « less is more » ! Et puis « moins c'est ennuyeux » avec Venturi, « less is a bore ». Il faut vraiment regarder le travail des peintres et des sculpteurs, parce que souvent, ils sont en avance sur nous, les architectes, parce qu'ils n'ont pas le mortier ni les briques comme moyen d'expression. Ils sont plus libres. Par exemple, vous connaissez Brancusi ? Il a créé un oiseau qui n'est pas sur un fil, mais qui descend du ciel, qui est effilé... Je trouve que d'arriver à cette pensée-là, c'est magnifique ! C'est un des plus grands sculpteurs, il avait un petit pavillon à Beaubourg, qui a été refait par l'architecte Renzo Piano. Un projet c'est d'abord une idée, si je peux résoudre les choses avec un trait, je ne vais pas en faire plusieurs. Si j'arrive à avoir la paix avec quelque chose de simple, je vais d'abord essayer ça, la recherche d'une économie de moyens. Enfin ça, c'est ma nature. Il y a des gens qui commencent par le plus compliqué et puis qui font simple. Quand l'idée est saine, alors on peut broder. Mais ce n'est pas la seule voie. Les œuvres humaines sont périssables, mais les œuvres d'architecture sont nettement plus vulnérables, très vulnérables... Prenons la banque COB de Herstal par exemple, que nous avons réalisée en 1986. Nous avons travaillé des centaines et des centaines d'heures sur ce projet... Et puis, un jour, tout ça part en fumée... Aujourd'hui c'est un magasin de vêtements. Mais l'important est de quand même faire ces études...

4 Trevisiol, Robert, «Les néologismes d'une langue archaïque», dans *A+*, n° 90, Bruxelles, 1986, p.6-15.

Qu'est-il arrivé à cette banque ? N'était-elle plus adaptée à sa fonction ?

Non la COB a été reprise par Dexia, ils ont supprimé une série de sites, ce bâtiment a été mis en vente... Ça me fait penser à une autre chose apprise chez Vandenhove, c'est l'intégration d'œuvres d'art. Toute sa vie il a travaillé avec de grands artistes. Par exemple pour l'hôpital, de très grands artistes sont intervenus pour les lambris notamment.

Dans le milieu dans lequel vous travaillez, quels sont les artistes qui intervenaient ?

D'abord, il y a ceux qui sont proches... Pour la banque de Herstal j'ai fait appel à Jean-Paul Laenen. Chez lui, j'avais vu le moule d'une ancienne pièce de cinq francs belges : j'ai trouvé cela remarquable et c'est comme ça qu'elle s'est retrouvée au-dessus de la porte d'entrée de la banque...

Il y a eu également Gerald Dederen pour la maison Herzet, la maison Mottard et la maison Bohet ; Dan Van Severen pour l'imprimerie Mardaga et les grilles des bureaux à l'Ilot Saint-Michel de Liège ; Jean-Pierre Pincemin pour la maison Mottard et à l'ilot Saint-Michel également ; Leon Wuidar à l'Ilot Saint-Michel et pour la maison Delsemme et Narcisse Tordoir pour la grille de la cour du projet Barcelona Plein KNSM à Amsterdam.

Georges-Éric Lantair parle d'« ordre poétique », comment cela se transmet-il dans votre architecture ?

C'est la nature humaine qui fait ça... Oui c'est important, il faut apporter un peu de poésie... « La beauté est une promesse de bonheur » (Stendhal).

Toujours dans l'idée d'enrichir le monde par l'architecture, on peut voir que dans la plupart de vos projets existe souvent un jeu dialectique entre deux approches différentes.

Quand on travaille deux concepts contraires, la recherche avance plus vite. Et puis le doute, le doute... encore ... Et puis un éclair !

Voyez-vous cela comme une sorte de contrainte que vous vous « imposez » pour enrichir vos projets ?

Oui, en travaillant deux attitudes, on peut aller plus vite.

Est-ce encore d'actualité dans vos projets, cela fait-il partie du processus ?

Souvent... L'important c'est le temps, pour laisser les choses murir... Le pourquoi ? Avant le comment ?

Georges-Éric Lantair vous cite quand il écrit « Ou on cherche le bonheur à tout prix, ou on cherche ce qui nous dépasse⁵ ». Nous trouvons cette phrase assez belle... Cherchez-vous ce qui vous dépasse ?

Oui, pourquoi pas. Vous aussi ? C'est important je pense...

5 Lantair (op. cit.)



10



11

10 Exposition DA VINCI, Bruxelles, 1985. En premier plan à partir de gauche : Madeleine Bastin, Roger Bastin et Philippe Greisch. De dos, René Greisch - Photo Bureau Albert 11 Ensemble de logements KNSM, Barcelona Plein, Amsterdam, 1989 – 1993 - Photo Daylight

Comment se passe aujourd'hui l'élaboration de vos projets ?

Aujourd'hui, nous sommes toujours une petite équipe de gens passionnés. Ce n'est pas une question de personnes, mais d'idées. Il faut chercher la petite graine qui peut donner le grand arbre...

En 1985, Jan Bruggemans⁶ de Sint-Lucas Archives Bruxelles a monté une exposition avec nos travaux, notamment le Blanc-Gravier, l'école de Malmedy, la maison Herzet. Il avait édité un petit livre « Da Vinci » sur cette exposition qui est allée à Gand et puis à Amsterdam.

Pour l'inauguration à Amsterdam, le speech d'ouverture devait être fait par Jo Coenen. Comme il ne connaissait pas notre travail, il est venu voir le Blanc-Gravier, la maison Herzet etc. Et puis, par après, Jo Coenen est devenu un architecte important en Hollande. En 1988, pendant les vacances de Noël, il m'a téléphoné et m'a dit : « Bruno, j'ai fait un grand plan d'aménagement de l'île KNSM à Amsterdam et il y a quelque chose pour toi. »

Monsieur Frank Bijdendijk, le patron de *Het Oosten*, société de promotion de logements, est venu à Liège avec ses ingénieurs voir ce que nous avions construit, puis est aussi venu un car de futurs habitants... Nous avons alors eu le projet *Barcelona Plein* à concevoir et réaliser. Finalement nous avons construit trois grands ensembles de logements avec eux (*De Miranda*, Judith van Swethuis et Buskenblaser) à Amsterdam. En 1993, le Roi Baudoin et la Reine Fabiola, accompagnés de la Reine Béatrice des Pays-Bas, visitaient le complexe de logements. Et quelques années après, c'était le Roi Albert et la Reine Paola. J'ai eu l'honneur de les rencontrer.

On évoque souvent une « école liégeoise ». Pour vous ça n'avait pas de nom à l'époque ?

Moi je ne sais même pas vraiment ce que ça veut dire... Peut-être était-ce le fait de porter une certaine attention sur la construction, sur la standardisation, la préfabrication...

Serait-ce parce que vous étiez particulièrement innovants dans la région de Liège que cette école est née ?

Un hôpital préfabriqué comme le CHU, il n'y en a pas beaucoup au monde... Il faut aller le voir c'est vraiment remarquable, même le faux-plafond est en béton avec un espace de 1,20 mètre pour les techniques et fait partie d'une même structure.

Revendiqueriez-vous Louis Kahn comme une de vos influences ?

Oui bien sûr, ses œuvres me touchent. Regardez cette photo de l'Institut Indien du Management à Ahmedabad. C'est magnifique. C'est un système très complexe. Je ne l'ai jamais vu, j'aimerais bien... Je trouve ça merveilleux ! Et le musée Kimbell, c'est quelque chose... Les laboratoires du Docteur Salk en Californie, par exemple. Avec les laboratoires et puis de part et d'autre, les bureaux des chercheurs. Et ce grand axe qui va dans la mer... Ces œuvres me touchent.

⁶ Voir aussi : Bruggemans, Jan, « L'architecture, une force tranquille », dans *A+*, n° 90, Bruxelles, 1986, p.18–19.



12

12 Louis Kahn, Salk Institute for biological studies, La Jolla, Californie, 1962 – 1963 - Photo Maurizio Cohen

23 BRUNO ALBERT

Peut-on comparer votre stratégie architecturale avec celles de Louis Kahn et de James Stirling? Qu'est-ce qui vous plaît dans cette architecture?

Ce qui me parle et me plaît, c'est d'abord ce travail d'analyse des données du projet qui permet d'isoler un élément que l'on peut reproduire en système. Ensuite ce travail remarquable de synthèse qui aboutit à un tout singulier et signifiant.

On évoque souvent votre projet d'extension de l'Institut Notre-Dame à Malmédy comme une prémisses de la salle de sport de Verviers qui en serait l'aboutissement. Qu'en pensez-vous?

La salle de sport de l'Athénée de Verviers était une soumission-concours avec bureaux d'étude (René Greisch) et entrepreneur (Wust). Et comme bâtiment de référence, justement, l'école de Malmédy construite deux ans plus tôt. La salle de sport de Verviers est dans un site urbain. Le site a, en quelque sorte, enrichi la composition. Toute la composition vient du fait que c'est en ville.

Alors qu'à Malmédy, il n'y avait pas cette complexité-là car le projet était dans la cour de l'école. Pour l'école Notre-Dame à Malmédy, le plan forme un carré de 20 mètres de côté avec trois colonnes et une quatrième colonne plus grosse comprenant l'ascenseur, l'escalier, les sanitaires et les gaines... Les sections des trumeaux en façade diminuent d'un étage à l'autre, traduisant ainsi les efforts. L'école Notre-Dame de Malmédy, c'est comme si elle avait toujours été là.

Nous parlions de Robert Venturi : voyez-vous un parallèle entre la maison Herzet et sa villa Brandt-Johnson?

Je ne saurais pas vous dire, mais il a influencé beaucoup d'architectes... Ce dont je me souviens, c'est de la demande du Docteur Herzet. C'était : « fais-moi une belle maison », c'était son programme... Le profil de la verrière permet de capter les premiers rayons de soleil, par-dessus la colline, en traversant toute la maison. Elle est située à une centaine de mètres du pavillon construit en 1969.

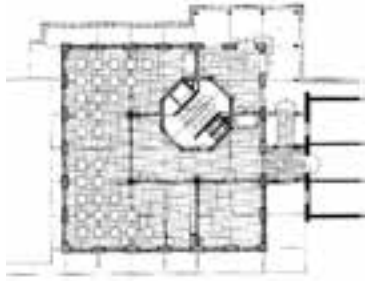
Cette maison est un peu plus régionaliste que vos autres projets, n'y avait-il pas une volonté de retour à l'histoire et au contexte lié à l'influence postmoderne? Ce n'est pas une volonté de retour à l'histoire. À Malmédy par exemple, les toits sont pentus mais ça ne me gêne pas, de ne pas sortir du lot.

Vous avez un parcours assez atypique en ayant commencé par la menuiserie... J'aime la belle menuiserie, on peut la toucher ... Humble devant un assemblage comme l'est l'artisan.

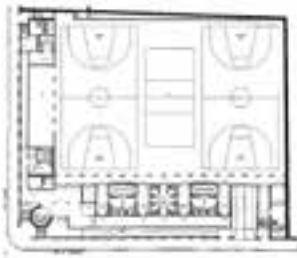
Votre gout pour le détail vient-il peut-être de là?

Je ne sais pas, peut-être.

7 De Visscher, Michel, «Dessine-moi une école», dans *A+*, n° 90, Bruxelles, 1986, p.16-17



13-14



15-16

13 École Notre-Dame, Malmédy, 1981, Plan du rez-de-chaussée - Bureau Albert 14 École Notre-Dame, Malmédy, 1981 - Photo Bastin & Evrard 15 Salle de sport, Verviers, 1983, Plan du rez-de-chaussée - Bureau Albert 16 Salle de sport, Verviers, 1983 - Photo Daylight

Vous faites beaucoup de projets publics comme des écoles, des hôpitaux.

Avez-vous une préférence ?

Après les années 80, nous avons beaucoup travaillé en Hollande... Nous n'avons pas de préférence, les projets, on les fait quand ils viennent...

Avez-vous jamais dit non à un projet parce qu'il ne vous intéressait pas, ou que les clients mettaient une imposition qui ne vous plaisait pas ?

C'est quand même très rare, il faut être patient, mais à l'usure on arrive souvent à convaincre. Les différentes étapes pour l'élaboration d'un projet sont des possibilités de l'enrichir et de le perfectionner.

On établit souvent un parallèle entre votre travail et celui de Georges Baines.⁸

Cette comparaison vous semble-t-elle pertinente ?

Il est mort il y a quelques années... Je l'ai rencontré plusieurs fois lors de la publication du *A+*, je crois que Robert Trevisiol nous connaissait tous les deux. Il a restauré la maison Guiette de Corbusier à Anvers avec bonheur. Et son fils est architecte aussi. Quand vous dites que je cherche l'identité, je ne sais pas si c'est ça. Il y a peut-être une identité de recherche d'un raffinement du style...

On nous parle d'un métier ingrat et difficile. On est assez inquiet, quels conseils nous donneriez-vous ?

N'ayez pas peur ! C'est un métier merveilleux. Il vous permet de faire de petites choses comme de grandes, d'avoir des rêves et de pouvoir les réaliser... L'énergie est une donnée récurrente, mais justement elle permet de réaliser des projets qui ont plus de sens. Et surtout, que la grâce l'emporte sur la pesanteur... Que tout soit grâce...

« La pesanteur et la grâce »

Simone Veil

Collaborateurs de cette époque : José Albert (†2014), Philippe Greisch, Jean-Marie Dethier, Aloys Beguin, Benoit Laloux

Collaborateurs actuels : Alexandre Albert, Olivier Wallerand, Adrienne Jehotte

⁸ Puttemans, Pierre, « Georges Baines et Bruno Albert ou l'approfondissement du langage », dans *A+* n°90, Bruxelles, 1986, p.3-5



17-18



19

17 Maison Herzet, Esneux, 1985 - Photo Daylight 18 Maison Herzet, Esneux, 1985, vue de l'intérieur - Photo Daylight 19 Détail assemblage menuiserie bureau Albert, Liège - Photo Bureau Albert